

Laval théologique et philosophique



L'amitié comme introduction à l'éthique

Louis Brunet

Volume 44, numéro 2, juin 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400378ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400378ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brunet, L. (1988). L'amitié comme introduction à l'éthique. *Laval théologique et philosophique*, 44(2), 205–220. <https://doi.org/10.7202/400378ar>

L'AMITIÉ COMME INTRODUCTION À L'ÉTHIQUE

LOUIS BRUNET

RÉSUMÉ. — Le but de cet article est d'expliquer et d'illustrer comment un enseignement sur l'amitié peut constituer un excellent moyen d'introduire à toute l'éthique. Dans cette perspective, l'amitié est considérée d'abord en tant que fin dans la vie humaine, ensuite en elle-même et dans ses différentes formes. Les qualités humaines qu'elle exige sont alors mises en évidence.

EN CET ÂGE de remise en question et de relativisation des principes régissant l'agir humain, il est très difficile à l'éducateur soucieux de fournir aux jeunes une bonne éducation morale de savoir à quoi se rattacher. Est-il encore possible de trouver un point de départ solide, susceptible d'engendrer des évidences assez fortes pour que l'intelligence du jeune voit clairement la nécessité d'adopter ou de s'interdire telles ou telles façons d'agir ? À condition bien sûr que l'enseignement soit donné d'une façon proportionnée, adaptée aux capacités d'une jeune intelligence, je suis convaincu que l'amitié peut fournir ce solide point d'appui : en misant sur le grand besoin du jeune d'avoir des amis qui l'aiment et qu'il puisse aimer, l'éducateur a la possibilité d'enraciner en des points d'acceptation et de compréhension faciles toutes les règles de vie qu'il jugera opportun de proposer. Tout le monde en effet veut avoir des amis. Je suggère donc aux pédagogues de tirer parti de cette unanimité autour de l'amitié pour faire accepter plus aisément et plus fermement les données les plus fondamentales de l'éthique.

S'il est bien vrai que l'éthique est faite pour aider les hommes à devenir meilleurs, on est en droit d'attendre de cette discipline qu'elle fournisse de bons discours, les plus convaincants possible, à proposer aux gens — les jeunes comme les moins jeunes — pour les aider à mener une vie plus heureuse, parce que plus humaine, plus conforme au véritable bien humain. La présente contribution sera dans cette ligne : elle vise à montrer comment la discussion de l'amitié peut constituer une bonne source initiale de ces évidences sans lesquelles on ne pourrait jamais arriver à un discours cohérent et convaincant sur la morale.

Certes il ne faut pas se faire d'illusion : les éducateurs ont maintes fois l'occasion d'expérimenter les limites de l'entreprise qui consiste à améliorer l'agir à travers les bons discours et les bons raisonnements. Sans aller jusqu'à dire, comme William James, que « the science of ethics ... never made a man behave rightly »¹, il est clair que les raisonnements découverts par la réflexion éthique sont loin d'être en eux-mêmes suffisants pour rendre les gens capables d'un agir pleinement conforme au véritable bien humain. Si c'était le cas, ces raisonnements rendraient un service si extraordinaire à la société qu'ils recevraient, selon l'expression du grec Théognis rapportée par Aristote, de nombreux et importants honoraires². Et il n'y aurait rien de plus urgent que d'en faire une ample provision.

Même si l'expérience, juge suprême en ces matières, nous enseigne que les raisonnements sont impuissants à inciter la grande majorité des hommes à une vie moralement bonne, il ne faut pas renoncer pour autant à en proposer. Car qui sait ? Proposés dans un contexte éducatif approprié, ils pourront peut-être profiter à quelques-uns, leur fournir un éclairage utile. Présentés à des esprits généreux, sensibles à la beauté morale des actions, les arguments ont effectivement le pouvoir de stimuler et d'encourager. Ils peuvent provoquer des prises de conscience utiles. De concert avec les dons de nature, l'habitude et l'exercice, ils pourront aider l'homme à acquérir sinon parfaitement, du moins dans une certaine mesure, les qualités humaines indispensables à une vie heureuse.

Il n'y a pas à se surprendre de ce que l'amitié puisse fournir une bonne source initiale d'arguments de nature à exhorter à un agir meilleur, ni de ce qu'on puisse s'en servir comme d'une porte d'entrée sur le monde de la moralité. C'est que dans l'univers éthique, l'amitié tient le milieu et touche les extrêmes. Les extrêmes, en l'occurrence, ce sont la fin et le moyen, à savoir ici le bonheur et la vertu, les deux notions-clés en matière d'éthique. L'amitié se situe en quelque sorte entre les deux, elle participe des deux. D'une part, le pouvoir d'accomplir le bien et celui de créer de véritables liens d'amitié paraissent aller de pair ; c'est ce qui faisait dire à Aristote que « L'amitié est une certaine vertu, ou ne va pas sans vertu³. » D'autre part, l'amitié, c'est quasiment le bonheur. Être heureux et vivre entouré de bons amis, cela s'équivaut presque, au point que « sans amis personne ne choisirait de vivre, eût-il tous les autres biens »⁴, observe justement encore le vieil Aristote. Il n'est donc pas étonnant qu'en touchant à l'amitié, on touche d'une certaine manière à tout ce qui fait l'essentiel de l'éthique. Et nul doute que dans une introduction à une discipline, il ne faille toucher les points essentiels la concernant.

Mais par où commencer, à propos de l'amitié ? Comme toujours en matière d'agir humain, il faut commencer par la fin. C'est en effet à la lumière du bien visé qu'il est possible de se prononcer sur l'opportunité des moyens. Si donc le bien a raison de

1. William JAMES, *Talks to Teachers*, cité par Lucien Morin, *Éduquer à la paix*, Sainte-Foy, Les Éditions Saint-Yves Inc., 1985, p. 65.

2. ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, X, 10, 1179b5, traduction J. Tricot, Paris, Vrin, 1959.

3. *Ibid.*, VIII, 1, 1155a2.

4. *Ibid.*, 1155a4.

fin, de principe commandant tout le reste dans l'ordre pratique, une introduction à l'éthique par le biais de l'amitié devra d'abord considérer l'amitié dans son rapport avec cette fin de la vie humaine. Or la fin que vise tout être humain dans sa vie, c'est le bonheur.

Il faudrait l'enseigner en insistant sur le fait que le bonheur se vit en le partageant avec ceux qu'on aime et qui nous aiment. Renvoyés à leur expérience de la vie, les auditeurs admettront facilement, avec Alain, que « l'homme content, s'il est seul, oublie bientôt qu'il est content »⁵. Il n'y a qu'à les interroger : conçoivent-ils qu'ils pourraient se sentir parfaitement heureux en menant une existence solitaire. Choisiraient-ils, si la possibilité leur en était donnée, de posséder tous les biens de ce monde à condition de devoir en jouir seul⁶ ? Leurs réponses manifesteront à quel point l'homme est un être social, fait pour vivre en société. Cela pourra les amener à voir que sans une vie en société convenable, non seulement on n'est pas heureux, mais on n'est même pas humain, car on fait alors violence à sa nature d'animal social : « à moins de contrarier la nature, nous ne pouvons vivre sans amis, sans relations, en solitaires »⁷. Le fait est que « l'homme déteste la solitude ; il y a en lui comme un aiguillon qui le pousse à rechercher l'amitié »⁸. D'ailleurs, pourrait-on ici demander, quel prix attacher à une vie où on n'aurait personne à aimer et où il n'y aurait personne qui nous aime ? Il est clair que personne ne choisirait de vivre dans ces conditions. Une telle réflexion pourra être l'occasion d'une prise de conscience quant à l'importance vitale de l'amour et en particulier de cet amour réciproque par lequel se définit l'amitié : il a valeur de sentiment fondamental nous attachant à la vie. L'expérience personnelle de chacun le confirmera : c'est en l'éprouvant qu'on ressent surtout le goût de vivre. Il est l'élément vitalisant de toute notre existence. On dirait même que « tant qu'on est seul on ne peut être soi... ; plus on sort de soi-même et plus on est soi-même ; mieux aussi on se sent vivre »⁹. Il n'y a qu'à réfléchir au caractère des gens qui vivent sans amis, sans liens d'affection réciproque avec personne, et sur ce qu'on éprouve dans une telle solitude, dans un tel état d'abandon. Et en mettant en concurrence l'amitié et les autres biens extérieurs, il est relativement facile d'évaluer quels biens permettent le mieux de vivre en plénitude. À cette fin, chacun n'a qu'à se demander de quels biens il accepterait le plus facilement de se passer : d'amis, de confort matériel, et ainsi de suite ? Tous admettront sans doute que l'homme heureux, celui donc à qui, par définition, on attribue tous les biens véritables, ne saurait être privé d'amis. Il en ressentirait en effet un manque qui l'empêcherait de se sentir pleinement heureux.

Une bonne façon de souligner encore davantage la nécessité des amis serait de poser la question : est-ce que la possession des biens extérieurs augmente ou diminue le besoin d'amis ? Certains diront peut-être que la richesse rend plus indépendant. On

5. ALAIN, *Propos*, I, La Pléiade, Paris, éd. Gallimard, 1956, p. 25.

6. Voir *Éthique à Nicomaque* IX, 9, 1169b17-18.

7. PLUTARQUE, « De l'amour fraternel », 479C, *Œuvres morales*, traité 31, t. VII-2, Paris, Les Belles-Lettres, 1975, p. 144.

8. SÉNÈQUE, *Lettres à Lucilius*, I, IX, Garnier 1945, p. 41.

9. ALAIN, *Propos*, I, p. 25.

pourra leur rétorquer qu'une grande prospérité serait vaine dans les mains de qui n'aurait pas la possibilité d'en faire bénéficier des proches. N'est-ce pas d'ailleurs une réaction spontanée, dans la bonne fortune, de vouloir la « fêter » avec ses amis ? On pourrait aussi montrer à quel point les amis sont indispensables à ceux qui désirent accéder à une position d'influence ou de pouvoir et la conserver, à quelque niveau que ce soit.

Si donc l'abondance de biens extérieurs — richesses ou pouvoir surtout — augmente le besoin d'amis, qu'en sera-t-il alors, pourra-t-on ensuite demander, en cas de disette ? Tous verront que c'est quand on est le plus mal pris qu'on a le plus besoin du secours de ses amis ; dans le malheur, l'ami paraît bien être l'unique refuge, le seul pouvant fournir l'indispensable support matériel et moral dont on a besoin. Et comme si cela ne suffisait pas à convaincre du fait qu'on ne peut vivre sans amis, on pourra insister sur le secours que procure l'amitié dans toutes les actions d'envergure à entreprendre ; car deux têtes valent mieux qu'une : aidé d'un ami, on est davantage capable de penser et d'agir. L'ami peut non seulement apporter conseil, mais nous aider à démêler l'enchevêtrement de nos sentiments et de nos pensées : « Friendship maketh indeed a fair day in the affections from storm and tempests, but it maketh daylight in the understanding, out of darkness and confusion of thoughts ¹⁰. »

Ce pourrait être ici le lieu de faire remarquer que ce secours nous vient, le plus fréquemment, d'abord des membres de notre famille. On en profitera pour faire le rapprochement entre les mots *amitié* et *fraternité*, *ami* et *frère* : la fraternité est-elle une première forme de l'amitié imposée, pour ainsi dire, par la nature, ou l'amitié une forme de fraternité élargie ? S'il est tout naturel que « la communauté des souvenirs et la libre sympathie des opinions et des goûts... attache les frères les uns aux autres » ¹¹, faut-il voir dans l'affection entre frères le modèle de l'amitié ? C'est ce que paraît supposer le proverbe « Tel ami est plus attaché qu'un frère ¹². » La discussion pourrait s'engager autour de l'affirmation de Plutarque à l'effet que « la plupart des amitiés sont des ombres, des imitations, des images de cette amitié première que la nature a inspirée aux enfants pour leurs parents, aux frères pour leurs frères » ¹³. Toutes les amitiés seraient-elles donc comme des extensions de ces sentiments d'affection mutuelle éprouvés à l'intérieur de la famille ? Si tel est bien le cas, cela fournit un signe du caractère naturel et donc nécessaire de l'amitié.

Qu'on se le tienne à soi-même ou qu'on le présente à d'autres, le discours sur la nécessité des amis ne serait pas complet s'il omettait de présenter les avantages de l'amitié du point de vue social et politique. On fera ici ressortir comment elle constitue un lien, un facteur de cohésion, d'unité et de paix entre les concitoyens d'une même cité, d'un même État. Cela est déjà vrai au niveau de communautés ou de groupes plus restreints, de sorte qu'il y aurait avantage à renvoyer chacun à son expérience de vie de groupe. À la réflexion, tous découvriront que l'amitié y a plus de prix que la justice

10. Francis BACON, « Of Friendship », *Essays and New Atlantis*, Classic Club, 1942, p. 114.

11. Alexis de TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, tome 1, 2, NRF Gallimard, 1961, p. 204.

12. *Proverbes*, 18, 24 (dans la Bible).

13. PLUTARQUE, « De l'amour fraternel », 479C-D, p. 145.

même. Ce qui contribue en effet le plus au bon fonctionnement d'un groupe, d'une communauté ou d'une société, c'est la concorde qui y règne. Or la concorde paraît être un sentiment très voisin de l'amitié. Tandis que la discorde, l'esprit de faction, empoisonnent la vie en commun. Au niveau politique, ces attitudes font obstacle à la paix sociale et peuvent dégénérer jusqu'à la guerre civile. À l'opposé, ceux entre qui règne l'amitié sont à l'abri de tous ces maux. Pour manifester quel extraordinaire facteur de paix et de justice constitue l'amitié, on fera méditer la célèbre formule d'Aristote : « quand les hommes sont amis, il n'y a plus besoin de justice » — celle-ci se trouve assurée d'emblée et comme dépassée — « tandis que s'ils se contentent d'être justes, ils ont en outre besoin d'amitié ¹⁴. » Chacun pourra faire appel à son expérience personnelle et constater que de fait, ses proches auraient beau être justes envers lui, tant qu'il ne se sent pas aimés d'eux, il reste profondément insatisfait. D'ailleurs il n'est pas certain que la rigoureuse application de la règle légale nous mette à l'abri de toute iniquité. *Summum jus, summa injuria*. Et puisque nous vivons sous un régime démocratique, on ne manquera pas de souligner que cet avantage social de l'amitié y apparaît avec encore plus d'évidence, car l'égalité des citoyens fait qu'ils ont beaucoup de choses qui leur sont communes (en termes d'activités, de responsabilités etc.), de sorte que la justice et l'amitié y jouent un rôle plus important que dans n'importe quel autre régime politique.

Voilà qui devrait compléter la première étape d'une introduction à l'éthique par le biais de l'amitié. Il s'agissait en somme de manifester que sur tous les plans (personnel, familial, social ou politique), l'amitié apparaît éminemment nécessaire à l'homme pour vivre heureux. Il serait bon d'ajouter qu'elle n'est pas seulement quelque chose d'utile, mais qu'elle est aussi recherchée « à cause de son propre charme et pour elle-même » ¹⁵. On attirera ici l'attention sur tout l'honneur et l'approbation que reçoivent ceux qui aiment leurs amis et sur la façon dont on admire, généralement, ceux qui possèdent beaucoup d'amis. N'est-on pas porté à identifier, à toutes fins pratiques, l'homme bon et le véritable ami ? Il est clair que tous s'attendent, de la part de quelqu'un de bien, à ce qu'il soit un bon ami pour ses amis. Ce qui suggère que l'excellence morale et la capacité de créer des liens d'amitié significatifs croissent de pair. Comme le faisait remarquer Platon : « Rien ne contribue d'une façon plus significative à montrer le mérite ou le démerite d'un homme, que lorsque autour de lui il se fait, ou non, un vide d'amis sûrs ¹⁶. »

Après cette présentation de l'amitié comme fin, qui en manifeste le caractère hautement désirable, une deuxième étape consistera à se pencher sur l'amitié en elle-même et ses différentes formes, en insistant particulièrement sur les qualités humaines ou vertus requises pour se faire de vrais amis. Un peu comme Dale Carnegie enseignait comment se faire des amis et réussir dans la vie, il s'agira de montrer les diverses conditions et exigences de l'amitié et de la vie réussie.

14. *Éthique à Nicomaque*, VIII, I, 1155a26-27.

15. CICÉRON, *Lélius ou l'amitié*, Traductions Hatier, 1962, p. 58.

16. PLATON, *Lettre VII*, 332c.

Mais puisque le « succès » peut s'entendre à plusieurs niveaux, ce serait ici le lieu de poser la question : que recherche-t-on dans une relation d'amitié ? De la multiplicité des réponses prévisibles devraient se dégager trois motivations principales : l'utilité, le plaisir, le bien de l'autre. Je m'intéresse aux autres ou bien parce qu'ils me sont utiles, ou bien parce qu'ils me sont agréables, ou bien parce que je leur souhaite du bien ; et inversement, les autres peuvent s'intéresser à ma personne pour l'une ou l'autre de ces trois raisons fondamentales. Pour faire voir que toutes ces formes d'amitié ne contribuent pas au même degré ni de la même façon au bonheur, on demandera : de quelle façon préférez-vous être aimés ? De quelle forme d'amour, parmi celles dont vous êtes capables, êtes-vous le plus fiers ? Il est fort probable que chacun va préférer recevoir une attention à sa personnalité toute entière et être aimé pour lui-même, plutôt que simplement en raison de l'utilité ou du plaisir qu'on retire de lui. « On veut bien amuser, mais on veut aussi être sûr de plaire sans amuser ¹⁷. » Et tous les esprits le moins génèreux mettront surtout leur fierté dans l'amour désintéressé dont ils savent, ou du moins s'imaginent, faire preuve. Sans doute à proportion de sa capacité à accueillir de l'amour gratuit, chacun voudrait tellement pouvoir faire éprouver à l'autre qu'il est capable de l'aimer pour lui-même ; chacun se plaît à croire que malgré toutes ses limites, il lui arrive de ressentir autre chose que des sentiments bêtement égoïstes. On prendra tout de même soin de demander ici : laquelle de ces trois formes d'amitié est la plus courante ? Tous constateront bien sûr que l'amitié désintéressée ne court pas les rues.

On invitera cependant à ne pas mépriser les relations humaines utilitaristes. Il faut être réaliste : sans même parler encore de nos fortes tendances égoïstes, il faut reconnaître que bien des facteurs empêchent, de diverses façons, que nous puissions créer des liens profonds avec tout le monde : ne serait-ce que la multitude de gens qui nous entoure et le grand nombre de besoins dont la satisfaction accapare notre temps. Ce sera déjà beaucoup si nous transigeons avec assez de justice, de confiance mutuelle et de vérité pour que toutes nos transactions, tous nos échanges de biens et de services se déroulent dans un climat amical ¹⁸.

Nous avons tous besoin de sentir que l'autre vient spontanément vers nous, et cela à chaque instant, chaque fois que nous entrons chez l'épicière ou chez la crémière. « Bonjour », « merci », etc., c'est un mouvement intérieur, c'est une petite forme de justice, voire d'amitié, qui nous est absolument nécessaire ¹⁹.

C'est déjà faire œuvre d'éducation morale de le rappeler et d'inviter à ces petits mouvements intérieurs.

Par ailleurs, étant donné que les amitiés basées sur le plaisir ressemblent davantage aux amitiés dans lesquelles l'autre est aimé pour lui-même, en raison de leur

17. ALAIN, *Les Passions et la sagesse*, La Pléiade, Gallimard 1960, p. 184.

18. ALPERN (« Aristotle on the Friendship of Utility and Pleasure », *Journal of the History of Philosophy*, 21 (Jl 83) déplore avec raison que « many commentators represent the inferior friendships as sordid and exploitive relationship » (p. 314) et souligne que même si « the inferior friendships do not involve disinterestedness..., these relationships nonetheless can be seen to exhibit cooperation, trust, commitment, and other virtues of interpersonal relationships » (p. 304).

19. Jacques de MONLÉON, *Marx et Aristote*, FAC Éditions, 1984, p. 158-9.

caractère plus gratuit, il serait important, surtout si la formation morale est destinée à des jeunes, de bien marquer la distinction entre ces deux formes d'amitié. Les jeunes ont en effet soif d'amour et d'absolu mais ils manquent de maturité affective et vivent beaucoup sous l'emprise des plaisirs. En leur montrant qu'aimer vraiment n'est pas simplement aimer l'amour, on démystifiera sans doute bien des « grands amours » dont s'imaginent capables des jeunes gens sous l'emprise de la passion amoureuse. Il s'agira de montrer qu'il n'est que trop facile de confondre une relation où l'autre est aimé en tant que sa fréquentation procure quelque plaisir, avec un amour véritable qui suppose une attention désintéressée au bien de l'autre. On signalera le caractère fragile des amitiés basées sur la recherche du plaisir et de l'agrément : que la personne aimée cesse de procurer le plaisir, ou qu'on cesse de s'intéresser au type de plaisir qu'elle est en mesure d'apporter, et l'amitié se voit tout aussitôt rompue.

Une fois établi que l'amitié vraie suppose un amour de l'autre pour lui-même, on pourra en dégager peu à peu les implications éthiques. La réflexion pourrait alors graviter autour de cette question : y a-t-il un lien entre bonté et amitié ? Est-il nécessaire d'être quelqu'un de bien, d'être un bon gars ou une bonne fille, pour se faire des amis ? À certains, il semblera que non : ils ont l'expérience de méchants qui savent être amis entre eux ; même que leur amitié est pour ainsi dire une école de vice : ils s'entraînent mutuellement dans la perversité et deviennent plus prompts et plus puissants à faire le mal que s'ils étaient restés isolés. D'autres en revanche diront que oui, en précisant que même des méchants doivent rester bons entre eux, s'ils veulent demeurer amis : entre voleurs on ne se vole pas. D'autres encore peut-être nieront que des méchants puissent entretenir entre eux de véritables sentiments d'amitié. On pourrait alors demander s'il est nécessaire d'être bon pour aimer ses amis. Chacun devrait se rendre compte que s'il n'aime l'autre que pour l'utilité ou l'agrément qu'il en retire, cela n'exige pas grande vertu, mais que demeurer fidèle en toutes circonstances à une amitié fondée sur un amour de l'autre pour lui-même, cela est autrement plus exigeant. Il y aurait aussi intérêt à retourner la question, puisque l'amitié implique un amour réciproque, en demandant si on se croit tenu d'être bon pour que les autres nous aiment. Ce qui revient à poser la question : peut-on être aimé si on n'est pas aimable ? Faudrait-il dire que la seule attitude raisonnable est de réserver son amour ou son amitié à ceux qui nous apparaissent bons, aimables et capables d'aimer en retour ? Ou serait-ce nécessairement se prendre pour un autre ? Car qui peut se dire parfait ?

Cette interrogation pourra donner lieu à une longue discussion. Pour alimenter le débat, et au risque d'en provoquer certains, on pourrait ici faire valoir la position des Anciens : « La parfaite amitié est celle des hommes vertueux et qui sont semblables en vertu : car ces amis-là se souhaitent pareillement du bien les uns aux autres en tant qu'ils sont bons, et ils sont bons par eux-mêmes²⁰. » Ce qui revient à dire, en pratique : « Méritent notre amitié ceux qui ont en eux-mêmes de quoi se faire aimer²¹. » Si l'on réussit à faire admettre cela, on en découragera sans doute plusieurs, mais avec les

20. *Éthique à Nicomaque*, VIII, 4, 1156b6-8.

21. *Lélius ou l'amitié*, p. 58.

encouragements appropriés, peut-être pourra-t-on donner le goût de progresser sur la voie de l'excellence morale et des vertus qu'elle suppose, présentée comme un préalable indispensable à l'amitié vraie. N'est-ce pas d'ailleurs surtout par ce biais que l'amitié peut constituer une excellente façon d'introduire à la nécessité des vertus ? Il est cependant peu probable que cette façon de voir fasse d'emblée l'unanimité. Plusieurs refuseront sans doute de lier bonté morale et amitié, sinon dans celui qui aime, du moins dans celui qui fait l'objet de l'amour ou de l'amitié. Un article récent sur l'amitié selon Aristote illustre bien cette attitude assez répandue aujourd'hui :

We can like a person for what he is... without regarding him as the least good. Aristotle is wrongly insisting that friendship involves approval of and respect for the friend's character, ignoring the irrational element in friendship, which can lead us to like and love people of whom we strongly disapprove²².

Il faudrait ici bien faire voir ce qu'implique cette mentalité : la relation interpersonnelle a valeur d'absolu non conditionné par la valeur ou la bonté intrinsèque des personnes. Mon amour pour l'autre n'aurait pas à attendre, pour naître et grandir, d'être éveillé par les qualités de ce dernier, pas plus que son amour pour moi ne devrait présupposer de ma part des qualités. Ce serait même plutôt l'inverse : mon amour lui donne sa valeur, sa qualité, et son amour me donne la mienne. Ce qui revient à dire : je ne l'aime pas parce qu'il est bon, parce qu'il est aimable, mais il est aimable, il est bon parce que je l'aime.

Il n'y a plus de principe rationnel, de loi, de « justice », qui, indépendant de l'amour, et antérieur à lui, doive diriger son activité et la répartir entre les êtres selon leurs valeurs. Amis et ennemis, bons et méchants, nobles et vils, tous sont dignes d'amour²³.

L'important, dans le cadre d'une discussion de l'amitié qui se veut une introduction à l'éthique et aux exigences de la vie morale, sera d'amener les interlocuteurs à se demander si, selon cette vision des choses, il subsiste encore un lien entre bonté morale et amitié. Il pourra sembler, selon la vision des choses présentée ci-haut, que du côté de celui qui est aimé, cette bonté ne soit pas requise. Pourtant, pourrait-on demander, même en posant que tous soient également dignes d'amour, cette bienveillance universelle nous fera-t-elle considérer tout le monde comme de proches amis ? Éliminera-t-elle la distinction entre amis et ennemis ? Certes non, car tous n'aiment pas en retour. Il faut donc bien qu'il y ait quelque chose qui distingue celui qui est aimé comme ami. Si donc, enclins que nous sommes à reconnaître dans les marques d'estime, d'appréciation et d'amour prodiguées par autrui à notre endroit un signe de notre valeur, nous voulons être aimés comme ami, il semble bien que ce privilège requiert de notre part certaines qualités. Il en faut bien, pour avoir la capacité d'aimer en retour. Et s'il s'agit non seulement d'aimer ceux qui nous aiment, mais, pour un motif supérieur, d'aimer tout le monde, y compris les ennemis, le degré de bonté morale alors requis paraît être encore plus grand, au point de dépasser les seules forces humaines. Il faudrait cependant signaler que cette situation déborde le cadre de

22. Julia ANNAS, « Plato and Aristotle on Friendship and Altruism », *Mind*, 81 (1977), pp. 549-550.

23. Max SCHELER, *L'homme du ressentiment*, Idées, NRF Gallimard, 1970, p. 72.

l'amitié humaine, car là où l'amour n'est pas réciproque il n'y a pas amitié. Grâce à une argumentation de ce genre, on devrait donc pouvoir faire accepter que même à considérer que «tous sont dignes d'amour», cela ne veut pas dire que tous sont capables d'entrer dans une relation d'amitié véritable. Il s'agit au fond de manifester la différence entre la bienveillance, qui peut s'accomoder du sens unique, et l'amitié, qui par définition implique réciprocité. On fera en outre remarquer l'absurdité qu'il y aurait à traiter n'importe qui comme un ami sûr. L'amitié vraie comporte en effet une confiance mutuelle, une mise en commun, une familiarité qui n'est pas de mise avec le premier venu. «Je ne suis pas ton ami, si tout ce qui te concerne ne me regarde pas. L'amitié met tout en commun ; nous n'avons à part ni bonheur, ni infortune ; nous vivons pour ne faire qu'un»²⁴, dit Sénèque à son ami Lucilius. Il est clair qu'on n'accorde une telle amitié qu'à quelques personnes choisies jugées dignes de sa confiance.

Une éducation à l'amitié qui se veut réaliste devra également manifester les difficultés de l'entreprise. Sans aller jusqu'à faire désespérer ses auditeurs de la possibilité même de l'amitié vraie — comme cet ancien qui disait : « Mes amis, il n'y a pas d'amis »²⁵ —, on fera comprendre pourquoi les amitiés de cette espèce sont rares. Bien sûr, il y a le fait que les hommes bons absolument sont en petit nombre. Mais il faudrait aussi souligner comment la réalisation des amitiés dépend de bien des conditions. D'abord leur développement exige du temps. Il faut longtemps pour se connaître l'un l'autre. On n'admet pas quelqu'un dans son amitié avant qu'il s'en soit montré digne et nous ait inspiré confiance. Il convient ici de mettre en garde contre une précipitation qui entraînerait à des engagements qu'on aurait à regretter par la suite. De plus, la rencontre initiale d'«âmes sœurs», de gens possédant des affinités spéciales, dans des conditions favorables à l'éclosion d'une amitié vraie, est soumise à de multiples contingences. Comme le dit C.S. Lewis,

a few years' difference in the dates of your births, a few more miles between certain houses, the choice of one university instead of another, posting to different regiments, the accident of a topic being raised or not at a first meeting — any of these chances might have kept us apart²⁶.

On encouragera donc à être attentif à ne pas rater les bonnes occasions.

Il faudrait aussi signaler comment il est facile de négliger l'amitié, du fait qu'elle n'a pas ce caractère de nécessité vitale des autres formes d'amour telle l'affection parentale et l'Eros. Elle est la moins biologique, la moins grégaire. Elle n'est pas imposée par les pressions de la vie matérielle. De plus, une certaine forme de sentiment démocratique lui est hostile, car l'amitié dont nous parlons ici, qui est plus que le simple compagnonnage, est sélective, elle est l'affaire de quelques-uns. Elle tend aussi à éveiller la méfiance des autorités soucieuses de contrôler le plus possible la masse de leurs sujets. Considérant des groupes de gens amis comme des poches de résistance

24. *Lettres à Lucilius*, p. 241.

25. Cité par ALAIN, *Propos*, I, p. 1208. L'ancien en question serait Aristote. Cf. Diogène LAËRCE, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, I, Garnier-Flammarion, Paris, 1965, p. 236.

26. C.S. LEWIS, *The four Loves*, Fontana Books, 1960, p. 83.

éventuelles au régime, elles vont encourager et même imposer un monde où tous sont « camarades », mais où aucun n'est ami, en rendant impossible la privauté et les loisirs non planifiés.

L'éducation à l'amitié comporte donc cette prise de conscience des multiples obstacles pouvant rendre pratiquement impossible son développement. Pourtant, chacun devra être amené à se rendre compte que le pire obstacle est intérieur. On montrera ici comment l'égoïsme peut pousser quelqu'un à nier jusqu'à la possibilité d'une amitié désintéressée, où l'ami est aimé pour ce qu'il est en lui-même. Notre égoïsme nous pousse en effet la plupart du temps à n'entrer en relation avec les autres que pour les instrumentaliser, les faire servir à nos besoins ou à nos plaisirs, ramenant tout à nous-même. Jugeant des motivations des autres à travers les nôtres propres, nous avons rarement accès à l'expérience qui nous rendrait compréhensible la nature de l'amitié vraie. D'où le risque d'une mise en doute radicale de l'altruisme authentique : « Many adults are hugely self-centred, often in very subtle ways, so that there always seems room for doubt as to the presence or extent of genuine altruism ²⁷. »

Il serait bon ensuite de montrer comment l'égoïsme peut se ramifier en plusieurs vices qui constituent autant d'obstacles à l'amitié véritable. À commencer par l'injustice : qui en effet voudrait faire son ami de quelqu'un qui lui cause injustement du tort ? Ou qui en cause à ses proches ?

Il sera sans doute plus difficile d'admettre que tout vice peut nuire à l'amitié vraie et, en contre-partie, que cette forme d'amitié présuppose toutes les vertus. Tous concéderont facilement qu'il faille être juste, mais peut-être refuseront-ils de voir dans la maîtrise de soi dans les plaisirs ou dans le courage des vertus nécessaires à la véritable amitié. Il pourrait même sembler à certains que l'immodération, celle par exemple du bon vivant se livrant à des excès dans le boire et le manger, soit plus favorable à la convivialité, à ce climat de bonne humeur et à cette ambiance de plaisirs et de rires qui favorise l'amitié. Pourtant, il est bien évident que si cette intempérance va jusqu'à l'alcoolisme ou à l'ivrognerie, elle provoquera une déchéance qui constituera un obstacle majeur à l'amitié. Par ailleurs, on pourrait aussi faire valoir que la goinfrerie a quelque chose qui répugne à la raison, de sorte que loin de favoriser l'amitié vraie, elle peut empêcher son éclosion ou, si elle est déjà engagée, la ternir : quand notre ami se comporte indignement, on devient « gêné », embarrassé, on peut même avoir honte d'avouer publiquement : c'est mon ami. D'autant plus que le manque de maîtrise de soi en rapport aux plaisirs sensibles risquera fort d'entraîner l'homme aux désirs incontrôlés à commettre des injustices, dont il est évident qu'elles contrarient directement l'amitié. On présentera ici l'exemple de ces amitiés brisées, trahies parce qu'un homme se laisse aller à tomber amoureux de la femme ou de la fiancée de son ami. De même, on tâchera d'imaginer des circonstances où la lâcheté pourrait rendre quelqu'un incapable de venir au secours de son ami ou de ne pas le trahir. On pourrait ainsi passer en revue toutes les vertus et on découvrirait qu'en raison de leur connexion et des exigences qu'impose un amour vrai et fidèle à travers les diverses difficultés de la vie, toutes, ou peu s'en faut, sont nécessaires au développement et à la sauvegarde d'une amitié sincère.

27. Charles H. KAHN, « Aristotle and Altruism », *Mind*, 90 (Jan. 81), p. 27.

L'occasion est bonne ici d'insister sur ce qui fait toute la splendeur des vertus : elles seules rendent capable d'aimer véritablement. L'affirmation d'Aristote prend ici tout son sens : « L'amitié (de ceux qui souhaitent du bien à leurs amis pour l'amour de ces derniers) persiste aussi longtemps qu'ils sont eux-mêmes bons²⁸. » Ce n'est pas seulement que celui qui cesse de vouloir se comporter correctement se rend ainsi non aimable et éventuellement indigne de l'amitié de son ami ; c'est aussi qu'il perd, avec la vertu, la capacité d'aimer véritablement son ami. Le manque de rectitude de sa volonté, en faussant sa perception du bien, le rendra incapable de se souhaiter à lui-même ce qui constitue son véritable bien. Comment dès lors pourrait-il souhaiter le bien véritable de son ami, s'il est vrai que chacun considère son ami comme un autre soi-même ?

On voit ici la cible que doit viser l'éducation à l'amitié : on ne peut pas pleinement être bon pour son ami dans une amitié digne de ce nom sans être bon absolument. On fera remarquer que ce n'était pas le cas avec les formes plus imparfaites d'amitié : dans la relation basée sur l'utilité, il suffisait d'être utile à son ami, en lui fournissant les biens ou les services convenus. C'est là la façon d'être bon pour son ami, d'être un « bon » ami selon cette forme d'amitié. Une telle « bonté » intéressée peut s'accommoder de bien des vices. Le minimum à observer, c'est simplement de ne pas commettre d'injustice envers l'ami. De même, dans une relation basée sur le plaisir, il suffit d'être agréable à son ami, de se conduire de façon à lui procurer le plaisir, l'agrément qu'il attend de nous, en échange du plaisir ou de l'utilité qu'on attend de lui. Il pourra s'agir d'honnêtes amusements, mais le « bon » ami dans l'ordre de l'amitié fondée sur le plaisir tire sa bonté du plaisir qu'il apporte. Aussi cette bonté dans les plaisirs pourrait-elle là encore s'accommoder de bien des désordres moraux. À ces deux formes imparfaites d'amitié, on opposera l'amitié par excellence, où chacun des amis est bon à la fois absolument et pour son ami. Cela donnera aux auditeurs la mesure de la difficulté d'accéder à ce sommet des relations humaines. On présentera cette forme d'amitié comme une réalité difficile à atteindre d'emblée, mais à laquelle on peut tout de même participer progressivement à travers un long cheminement. Il faudrait aussi préciser que compte tenu de la faiblesse humaine, il n'y a pas à s'étonner qu'en pratique, « l'amour, comme l'amitié, se nourrit seulement de surmonter, de pardonner, de permettre, d'effacer »²⁹.

En distinguant l'amitié parfaite des autres formes, basées sur l'utilité et sur le plaisir, il ne faudrait pas laisser l'impression qu'elle n'est pas agréable et que les amis ne s'y rendent pas service. Ce serait pour le moins étrange et rendrait somme toute peu attirante cette forme d'amitié. D'un autre côté, du fait qu'une telle amitié procure effectivement utilité et plaisir, certains pourraient peut-être objecter que dans ce cas il n'y a pas lieu de la distinguer de ses autres formes. On distinguera donc soigneusement le motif formel d'une relation amicale d'avec ce qui en découle par surcroît sans être ce qui est recherché premièrement. On pourrait ici citer Cicéron : « Aimer, c'est tout bonnement donner son affection à celui qu'on en juge digne, sans être poussé par le

28. *Éthique à Nicomaque*, VIII, 1156b12-13.

29. ALAIN, *Propos*, I, p. 1208.

besoin ni l'intérêt — ce qui n'empêche pas l'amitié de faire épanouir ses bienfaits qu'on n'a pas recherchés³⁰. » On fera valoir que le fait d'aimer son ami pour lui-même et d'être aimé de lui en retour, de sorte qu'on reçoive entre autres de lui du plaisir et des services, n'entraîne en rien que cette amitié soit fondée sur le plaisir ou l'utilité ; et qu'inversement, le fait de ne pas être fondée sur l'utilité ou le plaisir ne veut pas dire que cette amitié exclut toute utilité ou tout plaisir. Il suffit d'interroger : qui concevrait qu'on puisse être bon pour son ami tout en fuyant toutes les occasions de lui être utile ? Et comment pourrait-on qualifier de bons amis des gens qui ne trouvent pas agréable de se fréquenter ? On soulignera ici ce qui fonde le caractère agréable de l'amitié vraie : chacun trouve plaisir dans les actions qui expriment son caractère propre, que ces actions procèdent de lui ou de son ami. Cette appréciation exclut, bien sûr, tout sentiment d'envie. Elle s'effectue en regard d'actions qui sont bonnes absolument, ce qui les rend foncièrement plaisantes pour des gens doués de bonnes qualités morales.

Un autre point encourageant qui mérite d'être souligné dans une éducation à l'amitié, c'est qu'en aimant notre ami, nous aimons ce qui est bon pour nous-mêmes. Il le faut bien, puisque l'homme bon, en devenant un ami, devient un bien pour celui qui est son ami. Cela va dans les deux sens : chacun des amis est dans la même situation par rapport à l'autre. Chacun aime son propre bien — car c'est un bien pour chacun d'avoir un ami — et rend exactement à l'autre ce qu'il en reçoit, car chacun aussi se donne comme ami à l'autre et lui rend les souhaits et le plaisir reçus de lui ou découlant de leur mutuelle fréquentation. Voilà qui manifeste à quel point l'amitié est une égalité.

Il importe d'être attentif aux implications pratiques de cet aspect de justice dans les rapports humains amicaux. Il convient ici de préciser que cette nécessité de l'égalité ne veut pas dire qu'il n'existe pas de formes d'amitié comportant une supériorité d'une partie sur l'autre. L'affection d'un père pour son fils en serait un exemple. En de tels cas, il n'y a pas identité dans les avantages que l'un retire de l'autre. À chacun alors de rendre ce qu'il peut selon sa vertu et sa fonction propre, de façon à établir au moins une égalité de proportion.

Cette présence de l'égalité dans l'amitié fournit l'occasion d'approfondir le rapport entre justice et amitié. On sait à quel point la justice est nécessaire dans l'amitié, même si cette dernière surpasse par ailleurs de beaucoup la justice. C'est que l'égalité, qui est comme le terme visé par la justice, tient lieu de point de départ dans l'amitié. L'égalité y est en quelque sorte la base sur laquelle se construit la relation d'affection mutuelle. D'où l'erreur et même l'impudence de vouloir un ami comme on ne saurait en être un soi-même et de lui demander ce qu'on n'accorde pas, soi-même, à ses amis³¹. « Aime et l'on t'aimera »³² est un bon conseil à donner à ceux qui se plaignent de n'avoir pas d'amis.

Bien sûr, comme on l'a signalé, la justice n'est pas la seule vertu présumée à l'amitié. Dans cet ordre d'idées, il serait intéressant de présenter les différents aspects

30. *Lélius ou l'amitié*, p. 69.

31. *Ibid.*, p. 59.

32. SÉNÈQUE, *Lettres à Lucilius*, p. 37.

de l'amitié en montrant comment ils mettent en relief la nécessité de telle ou telle vertu. Sans viser aucunement ici à l'exhaustivité, signalons-en quelques-uns. Du fait qu'elle consiste en une mise en commun, en un partage — de biens, de pensées, de sentiments —, l'amitié est une école de générosité. Tous admettront facilement que l'avarice, l'égoïsme sous toutes ses formes et le repli sur soi sont des obstacles à la création de liens amicaux. On pourrait ici poser la question : quand la générosité de l'ami éclate-t-elle ? On tâchera alors de mettre en valeur l'excellence de l'aide morale apportée à l'ami quand il se laisse entraîner à quelque vice : si ce dernier apparaît susceptible de s'amender, son ami s'empressera de lui venir en aide. Il y verra même un devoir qui lui incombe bien plus que s'il s'agissait d'apporter une aide monétaire, dans la mesure où les choses d'ordre moral l'emportent sur l'argent et ont rapport plus direct avec l'amitié. Ce point est d'importance pour l'éducation morale effectuée via l'amitié : cela fait voir comment non seulement les vertus sont nécessaires à l'amitié vraie, mais comment en outre elle est une aide pour leur pratique : dans leur fréquentation les uns les autres, les gens deviennent meilleurs en se corrigeant mutuellement.

En parlant de l'ami qui se laisse entraîner au vice, on se trouve naturellement amené à considérer le délicat problème de la rupture de l'amitié. Si le caractère de l'ami a changé au point qu'il soit devenu impossible de le remettre sur la bonne voie, peut-on continuer à le fréquenter comme avant, ou vaut-il mieux se séparer de lui ? Pour alimenter la discussion, on fera valoir que ce n'était pas à un homme pervers que s'adressait notre amitié. La rupture ne serait donc pas, dans ce cas, manque de générosité ou de fidélité, mais fidélité à soi-même dans sa poursuite du bien et de la vérité. Peut-être même inciterait-on ainsi l'ancien ami à se regarder de plus près et éventuellement à s'amender.

Cela pose le problème du véritable sens de la fidélité. Malgré son extrême importance pour l'amitié, serait-il légitime d'en faire un absolu, si on la rapporte à une personne singulière dans le cadre d'une relation d'amitié profonde ? La fidélité à l'ami n'est-elle pas plutôt conditionnée par une fidélité plus fondamentale : la fidélité au bien et à sa conscience, par laquelle chacun discerne le bien du mal ? Si tel est bien le cas, c'est en progressant dans la voie de cette fidélité première que chacun deviendra le meilleur ami pour son ami et se rendra toujours plus digne de sa confiance.

Ce dernier aspect de l'amitié, à savoir de comporter une relation de confiance mutuelle, permet d'introduire facilement les vertus les plus nécessaires pour la fonder. La confiance suppose en effet la véracité, la franchise, la sincérité. De vrais amis ne peuvent s'aimer que dans la vérité. Le mensonge détruirait radicalement la confiance entre eux. De plus, ils ne se souhaiteraient plus ce qui est bon absolument et bon pour l'autre, s'ils n'étaient pas respectueux de la vérité en ce qui concerne leur véritable bien. Les mensonges et les compromissions marqueraient la faiblesse radicale de l'amour qu'ils se portent. Un flatteur n'est pas un ami. On soulignera ici tout l'à-propos de la réplique de Cicéron au mot de Térence qui prétendait que « la complaisance donne des amis, la franchise fait naître la haine » ; Cicéron rétorque en effet : « Plus nuisible la complaisance ! En favorisant les fautes, elle laisse l'ami courir à sa perte ³³. »

33. *Lélius ou l'amitié*, p. 62.

On devra aussi faire remarquer qu'à ce courage de dire la vérité doit correspondre celui de l'accueillir, d'accepter d'être repris ; car « celui dont les oreilles sont fermées à la franchise, qui ne peut même pas entendre la vérité de la bouche d'un ami, il faut désespérer de son salut »³⁴. Et pour que personne ne minimise les difficultés à dire et à accepter la vérité, on soulignera à quel point ce goût de la vérité est rare et exigeant. C'est ce qu'a bien vu Pascal : « Ceux qui la disent... se font haïr. » Et comme « il y a toujours quelque intérêt à se faire aimer des hommes », on préfère souvent « s'entretromper et s'entre-flatter »³⁵.

Il sera bon également de souligner un aspect de l'amitié qui met particulièrement bien en relief la nécessité de la sincérité et le caractère destructeur pour elle de l'hypocrisie et de l'adulation : c'est qu'elle unit étroitement les amis au point qu'il leur semble ne former plus qu'une seule âme. Comme le dit si joliment Montaigne, « en l'amitié de quoi je parle, (les âmes) se mêlent et confondent l'une en l'autre d'un mélange si universel qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes »³⁶. Aussi la constance et même la consistance et l'unité que procure, d'abord en chacun à l'intérieur de lui-même, l'attachement à la vérité, est-elle indispensable à cette fusion des âmes que produit l'amitié vraie :

L'essence de l'amitié étant de fondre pour ainsi dire plusieurs âmes en une seule, comment le pourrait-elle si même en chaque individu il n'y a pas une âme unique, toujours la même, mais une âme inconstante, changeante, aux mille visages³⁷ ?

Platon explique d'ailleurs par là pourquoi des méchants ne peuvent devenir de véritables amis.

Les méchants... ne sont, même jamais, semblables eux-mêmes à eux-mêmes, mais au contraire inconstants et déréglés. Or, difficilement, celui qui est personnellement dissemblable de lui-même serait-il capable de devenir semblable à un autre et son ami³⁸.

On pourrait par ailleurs signaler tout ce que l'amitié vraie exige de tact, de prudence, de discernement. Comment aussi elle suppose qu'on soit de caractère agréable, car la morosité fait fuir tout le monde. Mais le point sans doute le plus important dans le cadre d'une éducation morale faite par le biais de l'amitié, c'est comment l'amitié vraie avec l'autre présuppose l'amitié vraie envers soi-même. Il s'agit ici de manifester à quel point notre capacité de créer de vrais liens d'amitié dépend étroitement de notre attitude et de nos sentiments envers nous-même. Il faut montrer, en d'autres termes, comment ce que nous ressentons à l'égard de nos amis dérive des relations que nous avons avec nous-même. On est l'ami d'un autre à la façon dont on est l'ami de soi-même, pour le meilleur comme pour le pire. Si l'on s'aime bien, on pourra aimer bien l'autre. Si l'on ne s'aime pas en vérité, on ne pourra

34. *Ibid.*

35. PASCAL, *Pensées*, Le livre de poche, 1962, p. 80. Il faut lire toute cette section des *Pensées* sur l'amour-propre (pp. 77-81).

36. MONTAIGNE, *Essais*, I, 28.

37. CICÉRON, *Lélius ou l'amitié*, p. 63.

38. PLATON, *Lysis*, 214c-d.

bien aimer l'autre. Comment pourrait-on souhaiter et faire du bien à quelqu'un d'autre, si on est incapable de se souhaiter et d'accomplir le bien pour soi-même ? Et si l'on ne s'aime pas soi-même, comment pourrait-on exiger ou même simplement s'attendre à ce que d'autres nous aiment ?

Il faut pouvoir se mettre à la place de l'autre, en pensée du moins, pour être à même de comprendre ce qui serait bon pour lui. Mais si je suis incapable de me vouloir vraiment du bien, faire de l'autre un autre moi-même m'empêchera de vouloir, voire même d'apprécier, son véritable bien. Je ferai avec lui comme avec moi, c'est-à-dire rien qui vaille. Par une argumentation de ce genre, l'éducation à l'amitié fera découvrir le sens profond du proverbe : *charité bien ordonnée commence par soi-même*.

Il sera bon de préciser, par ailleurs, que chacun, d'une façon ou d'une autre, éprouve naturellement un amour pour soi qui est désintéressé en ce sens que nul ne cherche à s'instrumentaliser lui-même : il y a toujours une partie de soi qui bénéficie de l'« intérêt » que l'on se porte. C'est ce type d'amour qu'il s'agit de transposer dans l'amitié :

Chacun s'aime soi-même non pour tirer un profit de soi, mais parce qu'on s'aime pour soi-même : si ce sentiment n'est pas transposé dans les relations d'amitié, on ne trouvera jamais un ami véritable, car cet ami c'est un autre soi-même³⁹.

Voilà qui manifeste encore un biais important par lequel l'amitié peut constituer la porte d'entrée, voire le fondement de l'édifice des vertus morales. Toute la vie morale, toutes les exigences éthiques peuvent se ramener, en quelque sorte, à ce devoir fondamental d'être un bon ami pour soi-même. On exhortera donc chacun à apprendre à s'aimer assez pour vouloir pour lui-même le bien le meilleur, celui qui rend l'homme bon absolument. On insistera sur le fait que le véritable ami de soi-même ne peut faire autrement que de fuir la perversité et de bien se comporter moralement. Une conduite mauvaise détruit l'homme qui s'y livre, c'est une sorte de mutilation de soi. Or personne, s'il s'aime véritablement, ne peut le désirer pour lui-même. Ce serait se départir de ce qui le rend aimable et donc se couper de son affection pour soi. On en est alors réduit à se fuir soi-même. On aura alors perdu cet ami qui aurait dû être le plus cher : soi-même. Et tous les autres avec — du moins quant à l'amitié parfaite —, puisqu'on aura perdu à la fois le caractère aimable qui nous rend digne d'entrer dans l'intimité d'un ami véritable et la capacité de souhaiter à d'autres le bien véritable qu'on néglige soi-même. D'où, pour éviter cette situation déplorable, l'extrême importance de développer en soi la bonté morale en se comportant de façon appropriée.

CONCLUSION

Telle est donc la forme que pourrait prendre un enseignement initial de l'éthique s'appuyant sur l'amitié et en particulier sur l'amitié envers soi-même. Elle visait à montrer quel parti considérable l'éthique — celle qui s'enseigne — peut tirer de la

39. CICÉRON, *Lélius ou l'amitié*, p. 58.

considération de ce bien unanimement cher aux hommes qu'est l'amitié. Il est remarquable qu'une réflexion sur la nature de l'amitié vraie et les conditions qui en favorisent la réalisation non seulement facilite grandement la reconnaissance des principales exigences éthiques, mais initie à des aspects très divers de l'éthique tous situés en périphérie de l'amitié : le bonheur, le bien, la vertu, les relations humaines d'utilité, le plaisir, l'amour de soi etc. À une époque où de plus en plus de jeunes — et de moins jeunes — ne disposent à peu près plus de points de repère en matière de conduite humaine, il est impérieux que tous ceux qui ont des responsabilités dans l'éducation morale découvrent, pour eux-mêmes comme pour les autres, les moyens les plus persuasifs et les plus adaptés d'exhorter au bien moral, pour susciter des comportements de nature à créer une vie en société plus humaine.